

En second lieu nous ne concevons plus l'amour que sous une forme sociable et passagère... La passion est encombrante... Un homme comme celui qui nous est représenté là, capable de tout subordonner de la vie à son idée fixe, est simplement un gêneur... Les femmes le fuient comme la peste... Elles ne se soucient plus d'être aimées de la sorte, par un seul homme... Elles préfèrent plaire à tous les hommes, à condition qu'ils ne tombent pas en fureur... Nous sommes trop habitués au confort pour ne pas l'exiger jusque dans la pratique amoureuse et le première condition d'une liaison, c'est d'être commode, pratique, comme disent les marchands.

\* \* \*

L'accueil fait à cette œuvrette malchanceuse confirme donc une loi très générale de la sensibilité actuelle.

Tout le monde, en effet, avait pu remarquer jusqu'ici que, ni dans le roman ni dans le théâtre d'aujourd'hui, on n'étudie les passions de l'amour, comme disait Pascal. Les écrivains manquent de modèles : ils s'en tiennent donc à ce qu'ils voient. Aussi l'amour proprement dit ne tient-il guère plus de place dans les œuvres de la jeune génération littéraire qu'il n'en tient dans les mœurs du jour. Mais voici le fait nouveau. Si quelqu'un se risque à cette conception et tente une analyse de l'amour à l'ancienne mode, ça ne va plus... Il n'y a pas seulement, dans le public, indifférence à l'égard de la passion, mais hostilité...

Nous arrivons, une fois de plus, à cette conclusion que les qualités ou défauts d'une œuvre littéraire sont le plus souvent étrangers à son destin. De même que, de nos jours, il n'y a guère de grand succès qui ne soit provoqué par un courant politique et qu'il convient d'abord à une œuvre d'appartenir à un parti, de même, dans l'ordre strictement sentimental, il est nécessaire d'être exactement accordé à la note du moment. Le Directeur de l'Odéon a eu parfaitement raison de tenter l'expérience : *L'Eternelle Chanson* se recommandait par des mérites qui eussent pu assurer un triomphe : il n'en a pas été ainsi, parce que les femmes ne veulent plus rien entendre de ce qu'elles ont pris, — à tort, en vérité — non pour une chanson éternelle, mais pour une rengaine.

Il est vrai qu'on peut encore supposer que ce jeune homme, bien loin d'être tombé, comme on l'a cru, dans l'archaïsme sentimental, est un précurseur et qu'il présage, pour des temps peut-être prochains, le renouveau nécessaire de l'antique passion.

Gaston RAGEOT.

## LES CONCERTS

### LE ROI DAVID

Si, la plupart du temps, nous sommes forcés de constater que, dans une molle grisaille, les concerts se suivent et se ressemblent ; si les artistes, le public... la critique elle-même finissent souvent par s'endormir dans une douce apathie, concédons qu'en ces temps derniers nous avons eu quelques stimulants qui — rien n'est impossible — sont peut-être les prémices d'une ère musicale un peu plus active.

\* \* \*

Le principal événement, ce mois-ci, a été la reprise du *Roi David*, psaume symphonique de M. Arthur Honegger, créé en 1921, au théâtre du Jorat à Mézières (Suisse) et donné pour la première fois à Paris la saison dernière, salle Gaveau, puis au théâtre des Champs-Élysées.

Tous ceux qui s'intéressent au mouvement artistique connaissent Arthur Honegger, ce jeune musicien — il n'a pas dépassé la trentaine, — qui, dès ses débuts dans le Groupe des « Six », s'imposa par la maîtrise étonnante de ses dons.

En quelques années, se libérant de toute tendance qui eût pu entraver son indépendance, Honegger a écrit des œuvres nombreuses.

L'une des premières fut *Le chant de Nigamon*. Il était alors dans la classe de Widor, au conservatoire. Et ce furent ses condisciples qui, dans une audition d'élèves, le chargèrent de révéler son jeune talent. Il écrivit ensuite *Le dit des jeux du monde* — suite de préludes et de danses — exécuté pendant la guerre au Vieux-Colombier ; puis plusieurs sonates pour violon, une pour violoncelle, une pour alto.

Ses poèmes symphoniques sont connus du public : la *Pastorale d'été*, *Horace victorieux*, le *Chant de joie*, *Pacifique* — une de ses œuvres les plus fortes qui eut un grand succès tant en France qu'en Amérique aux concerts Koussevitzki, *Skating Ring*, spirituel ballet écrit pour les danseurs suédois sur un livret de Canudo.

Enfin, il a à son actif plusieurs recueils de mélodies. L'un sur six poèmes de Cocteau, un autre sur des paroles de Francis Jammes, un autre enfin sur les *Alcools* de Guillaume Apollinaire. Certaines de ces mélodies sont colorées, d'une fantaisie humoristique, d'autres voilées d'une tendresse sans mièvrerie, empreintes d'intime mélancolie.

\* \* \*

*Le Roi David* me semble marquer le faite de ce premier et juvénile essor. Toutes les nobles et solides qualités de son auteur s'y donnent en effet libre cours. L'intérêt est sans cesse soutenu. La ligne garde une grandeur à laquelle nous ont peu accoutumés les Modernes, plus subtils, à l'ordinaire, que vigoureux. Ce qui est cependant très « moderne » chez Honegger, c'est cette indépendance, qu'aucun préjugé ne saurait arrêter, cet amour du rythme et de la couleur, cette culture générale qui doit étayer tout talent artistique. Mais il a gardé la pureté des

classiques, leur simplicité, leur robuste architecture. Est-ce son origine suisse qui, en un temps aussi complexe que le nôtre, lui a laissé cette sérénité, je dirai volontiers ce « bon sens » musical ! Bien qu'il appartienne à notre école, ce dont nous pouvons être fiers, on sent que ses yeux d'enfant ont dû souvent refléter les eaux limpides des lacs de son pays. Peut-être ces calmes paysages, ont-ils laissé sur lui leur empreinte... ce qui n'empêche pas le *Roi David* d'être imprégné d'un savoureux orientalisme, allant de la langueur voluptueuse (comme dans le chant de la Servante, qui semble détaché du Cantique des Cantiques) aux élans farouches (ceux de l'Incantation), à la douleur déchirante (après la mort de Saül et lors du péché de David) s'élevant enfin à la plus rayonnante paix à l'instant de l'Alleluia final, qui est certes une des pages les plus nobles de la musique contemporaine.

Honneger a lui-même dirigé son œuvre avec une simplicité et une flamme émouvantes. Mme Gabrielle Gills a une voix pleine de fraîcheur et de charme. M. Paulet est comme toujours un musicien des plus consciencieux. M. Copeau est un récitant tragique et très évocateur. Mme Englebert remplaçait Mme Croiza. Nous n'avons pu que le déplorer !

Le public a acclamé Honneger et c'est justice. Mais soyons certains qu'il ira plus loin encore ; le *Roi David* n'apparaît surtout comme une magnifique promesse.

Bientôt, me dit-on, nous pourrions applaudir à l'Odéon la partition importante écrite, pour *la Tempête*. Je n'en connais que l'ouverture qui est d'une belle venue.

Ce texte qui inspira à Beethoven la *Sonate Appassionata* nous réserve peut-être de nouvelles joies.

Quelle douceur d'ailleurs, pour un artiste, que de traduire par le langage des harmonies, le poète qui a dit... *Méfie-toi de celui qui n'a pas de musique dans son âme...*

L'adorable Orfeo de Monteverde commençait le programme. Hélas l'exécution n'a pas été à la hauteur de l'œuvre ! M. Siohan est sans doute un bon musicien ; mais avec quelle mollesse il dirige son orchestre — si direction il y a !

Nous avons cependant des chefs en France. Je citerai entre autre exemple M. P. Monteux que l'étranger s'arrache et que son propre pays a le tort de négliger.

★★

Mais je m'en voudrais de finir cet article sur des paroles amères. Disons que dans l'ensemble, nous avons eu un concert représentant un bel effort artistique, concert qui a dû être répété quatre fois en trois semaines devant ces salles archi-combles et dans une atmosphère reconfortante pour ceux qui se plaignent — encore des défaitistes ! — de vivre à une époque dépourvue d'enthousiasme.

Le public, au contraire, ne demande qu'à se passionner. Encore faut-il alimenter sa flamme !

M. LACLOCHE.

## LES LIVRES NOUVEAUX

MARCEL ROUFF. — *L'homme que l'amour empêcha d'aimer*. 1 vol. in-12 carré, 214 pages. Éditions du Sagittaire, Simon Kra.

Voilà une nouvelle version de la légendaire histoire de Don Juan, qui étonnera beaucoup de lecteurs. Imaginez, en effet, leur surprise, en découvrant que le séducteur par excellence n'a jamais aimé, ni désiré aucune femme, et que s'il advint qu'il ait eu « mille et trois » maîtresses, ce fut contre son gré, et par la volonté seule, d'une meute d'ensorcelées ou de ribaudes, qui le contraignirent par force ou par ruse à céder à leurs avances. Ce thème a une réelle valeur de nouveauté, et Marcel Rouff a serti son récit dans de précieuses descriptions, de fines analyses psychologiques, qui, en dépit de certains passages un peu libres, rendent la lecture de ce livre facile et agréable. Le volume se termine sur une autre nouvelle, *Un coq survint*, où il y a une bien fine observation et de délicieuses ironies. Elle s'appareille merveilleusement à la première, car le personnage que nous présente ici Marcel Rouff, rencontre, lui aussi, les mêmes tribulations amoureuses, est également persécuté et poursuivi par les femmes, mais s'en tire, du moins, de façon moins tragique, et sans laisser de légende après lui.

A. R.

LÉON BRUNSCHVICG, professeur de philosophie à la Sorbonne, Membre de l'Institut. — *Le Génie de Pascal*, 1 vol. in-12, 200 pages. Hachette, édit.

Rien n'est mieux capable de donner une idée exacte du *Génie de Pascal*, que ce livre de Léon Brunschvicg. C'est l'exposé clair, précis, appuyé sur une vaste érudition, de l'œuvre scientifique, polémique et religieuse de Pascal. C'est, de plus, dans les deux derniers chapitres : *L'Expérience religieuse* et la *Solitude*, une fine et magistrale analyse psychologique. Il n'est guère possible de montrer de façon plus péremptoire l'unité du Génie de Pascal, et de mieux démêler l'étonnante originalité de cet esprit qui, allant au rebours de tout ce qui était admis de son temps, dans les sciences et dans la théologie, rompant en visière avec toutes les formules surannées de l'École se fait une logique, bien à lui, autrement droite et probe, que celle d'Aristote et des scolastiques, et s'appuyant sur elle, et sur une foi profonde défendra dans les *Provinciales* non pas Jansénius ou les cinq propositions de l'Augustinus, — comme on a accoutumé de le dire, mais les droits de la pure morale chrétienne, contre les accommodements, parfois déconcertants, de la casuistique de son temps. Excellent ouvrage, et qui témoigne chez son auteur une connaissance approfondie non seulement de l'œuvre, mais de l'esprit et de l'âme de Pascal.

A. R.

Claude SAINT-ANDRÉ : *Louis XV ; essai d'après les documents authentiques*. (Paris, Emile-Paul, frères).

Que M. Claude Saint-André se borne à nous raconter Louis XV en sa vie privée (« d'après les documents authentiques », évidemment, que d'autres pour lui sont allés chercher aux sources), nous lui accorderons tout ce qu'il dit de l'éducation faiblement dirigée, du Roi, de sa dévotion première encline au mysticisme, de ce privilège qu'il eut, longtemps encore après son sacre, de « ressembler à l'Amour », de sa bonté pour les inférieurs, de sa propension malade